

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) — les vacances exceptées.

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre
Etranger, . . . 7 fr. 50
Il est strictement payable à l'avance.

LA FEUILLE

Vidimus enim Sietlam ejus...
(Les Mages. Matt. II, 2).

Et décembre est venu.

Dans la forêt toujours verte et vivante des sapins lourds, des pruches et des cèdres, les chênes et les trembles, les saules, les tilleuls et les frênes, les merisiers et les ames ne sont plus qu'une forêt morte et le moindre ornithochlone—rouge-gorge, pitelet ou verdier, bouvreuil, ou loriot, pinson, bergeronnette ou mesange, pivert, corvidette ou pierrot, linotte, engoulevant ou colibri,—se laisserait d'y chercher encore ce qu'il peut couramment falloir de feuillage et de pénombre pour défendre une nichée contre le soleil, les regards et les rosées matinales: car, c'est décembre, et, pendant que, sur le vert assombri des sapins toujours vivants, des épinettes et des pruches,—appendues aux rameaux fiers des sortiers ou des aubépines, des aulnes, des alisiers ou des charmes, quelques grappes attardées, cormes, akènes ou druses, haïes, samares, cenelles ou chatons, se découpent en d'étranges floraisons de sang cristallisé, d'indigo, de rouille ou de cuivre tordu.

Car, c'est l'automne et c'est décembre—et c'est la neige qui déjà tourbillonne longuement dans le silence attristé des nuits sans lune et des jours sans hirondelles, des soirs sans crépuscule et des matins sans aurores—et c'est l'hiver qui revient.

Fougères, saxifrages et mousses, hydrites, jones et sagittaires, brions, lycopodes et prêles, lavandes, capillaires et liserons, graminées, salsepareilles et ginsengs, violettes, aïrelles, balsamines et roseaux, claytonies et calchiques, bluets et perce-neige, primevères, celladones et menthes, trèfles, chanvres et mourons, pimprenelles, anémones et mélilots, myrtes, pariétaires, sensitives, renouées et tanaisies, tout n'est déjà plus—car, c'est décembre.

Et c'est à peine si, de distance en distances, et malgré les neiges qui s'amoncellent et pondroient silencieusement, on pourrait voir encore quelque brin de phléole rousse, quelque hampe de jusquiame ou quelque tige d'armoise, s'immobiliser en son émoi de givre ou se denteler de grésil: car, c'est l'automne—et sur toutes ces choses qui furent des bruissements et des parfums, des couleurs, des fleurs et des herbes vivantes, la neige, comme une pluie de blancheur et d'oubli, de silence et de miroitements, tombe et demain sera l'hiver.

Et pourtant—et malgré la brise et la neige et décembre—et malgré l'hiver qui revient, une dernière feuille, au sommet d'un vieil érable rugueux et moussu, reste encore, et persiste et demeure quand même—toute épuisée de sève et toute frêle, toute morte et toute éblouie de vermeil et de vermillon, d'azur et de lilas diaphane—et si lumineuse, en sa parure de feuille morte qu'un lapidaire l'aurait crue faite d'améthyste, d'ambre et de rubis, de chrysoïthe, d'escarboucle et d'émeraude, de corindon, de turquoise, d'opale, de saphir, de cornaline—et si jolie qu'un artiste l'aurait prise pour une étoile fanée si les étoiles tombaient, comme les feuilles, pour achever de mourir et si rayonnante qu'un poète aurait pu dire qu'avant de se résigner à n'être

plus, les fleurs du voisinage, églantines et violettes, liserons et boutons d'or, avaient du moins voulu léguer quelque chose de leurs éphémères splendeurs à cette feuille oubliée—comme il arrive, chez les humains, que ceux qui partent laissent une parcelle de leur âme à ceux qui restent.

Mais, il devait advenir ce qui devait advenir: si bien qu'un soir—et quand même, la pauvre feuille d'érable, à son tour disparut et s'en fut, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, toute lumineuse et toute morte, en un tourbillonnement suprême.

Et ce fut un étrange périple où passèrent pêle-mêle les océans de neige et les océans d'azur et les continents et les nuits et les aurores et les déserts et les collines et les abîmes, et les ornières et les bruyères et les bosquets et les ruisseaux, et les javeaux et les ravins et les granits et les sables roux et les plages et les jungles,—pêle-mêle: cependant que, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, l'humble feuille passait—avec la bise qui chante sans savoir combien triste est ce qu'elle chante.

Et ce fut un étrange périple qui dura, nul ne saura jamais combien d'heures ni combien de jours et de nuits: car, l'espace est à la bise et les feuilles qui tombent vont tomber où la bise, ou plus tard ou plus tôt, s'en ira les faire tomber.

Et c'est ainsi qu'après avoir longuement plané dans tout cet infini de ciels inconnus et d'espaces immenses, l'humble feuille, un soir, allait, comme un papillon que des ailes épuisées ne supportent plus, s'écraser quelque part en quelque plaine anonyme, lorsqu'un dernier caprice et qu'un dernier soubresaut de la bise la fit s'engouffrer en tourbillon, dans une caverne sombre, et la jeta, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, sur les genoux d'une humble femme qui reposait dans cette caverne, auprès d'une crèche où vagissait un nouveau-né—car, c'est le sort des feuilles mortes de tomber où la bise qui les cueille s'en va les faire tomber.

Et voici qu'auprès de cette crèche où vagissait son nouveau-né, la Vierge priait et sanglotait silencieusement lorsqu'elle vit, dans son extase, une lourde croix qui se dressait, tout là-bas, sur un Calvaire—ce, pendant qu'une larme s'échappait inconsciemment de sa paupière mi-closée et rotait, comme une perle fluide, sur la feuille morte de tantôt—ce, pendant qu'un ange se penchait, en souriant, pour cueillir et cette feuille et ce pleur éblouissant, et prenait son envol pour aller les lancer ensemble dans l'infini d'un ciel d'azur.

Et ce soir-là, lorsque les vieux mages chaldéens, Melchior, Gaspar et Balthazar, sortirent tous trois pour interroger le firmament, ils virent à l'horizon, resplendissant une planète qu'ils ne connaissaient pas—et dès lors, ils comprirent qu'un Homme-Dieu venait de naître quelque part, du côté de la Palestine—ils avaient vu son Etoile dans la nuit.

G. de M.

LES PRÉSENTS

(INÉDIT)

Que m'apportez-vous, ô petite Fée
Aux yeux d'ombre claire et de gui coiffée,
Par ce triste soir ?
Dans le geste doux qui vers moi se penche,
Que sortira-t-il de votre main blanche ?
—L'espoir.

Que m'apportez-vous, ô petite Fée ?
Vous savez mon âme ardente assoiffée
Tout le long du jour...
Pour calmer enfin sa ferveur muette,
Que donnerez-vous encore au poète ?
—L'amour.

Que m'apportez-vous, ô petite Fée
Qui portez vos dons comme un beau trophée,
De meilleur encore ?
—Je puis te donner, maternelle et sûre,
Pour guérir ton cœur de toute blessure,
La mort...

Albert LOZEAU.

Henri Julien

L'artiste qui a si mieux évoqué toute la poésie du Noël canadien, ce fut assurément Henri Julien, mort il y a à peine quelques années, et dont le souvenir ne survit que dans la mémoire de quelques fidèles. Ceux d'il y a vingt ans se rappellent encore les belles compositions dont cette fête était le prétexte. En de larges dessins, clairs comme sa pensée, l'habile artiste évoquait les réjouissances des foyers canadiens: "La messe de minuit", le retour de l'église par la nuit étoilée, le réveillon... Ces scènes charmantes ont la saveur des choses très douces et la gravité des "faits d'histoire".

Sans vouloir préjuger de l'avenir, nous croyons que la place que l'on fera à Julien dans l'histoire de l'art canadien sera nécessairement considérable. Ce simple dessinateur attelé du matin au soir à une besogne déprimante a fait preuve d'une telle tempérament artistique, et marqué d'une si forte empreinte l'oeuvre gigantesque qu'il a laissée, que les critiques à venir verront en lui comme le pionnier de cet art national dont nous rêvons tous l'avènement. Ce sera assurément son plus beau titre de gloire.

De toute son âme et de tout son coeur il était français et canadien et, à défaut d'autres témoignages, nous aurions celui de ses oeuvres.

On eût dit que quelque chose de la sève des grands érables qui ombragèrent son berceau, avait coulé dans ses veines, et que la surabondance de vie qui s'épanchait en son âme ardente, n'était que le trop plein de cette sève puisée aux profondeurs du vieux sol où dorment les aïeux. Voilà pourquoi la partie de son oeuvre où il a mis le meilleur de son talent et de son coeur est précisément celle qu'il a consacrée à faire revivre le passé dans la peinture des moeurs et des coutumes du "bon vieux temps".

Julien avait à peine vingt et un ans lorsqu'il débuta dans les feuilles illustrées du temps: l'"Opinion Publique", "The Canadian Illustrated News" et "The Hearstone". Lorsqu'éclata l'insurrection du Nord-Ouest, en 1871, il accompagna le corps de Police montée qui parcourut les vallées de la Rivière Rouge, et les croquis qu'il remporta de ces lointaines contrées furent toute une révélation. Il serait trop long d'énumérer tous les journaux auxquels il collabora; qu'il suffise de rappeler que le "Monde Illustré" de

Paris publia de lui des esquisses qui furent fort remarquées. En 1888, il entra au service du "Star" de Montréal; pendant vingt ans il occupa, dans les bureaux de ce journal, les fonctions de chef du département des dessinateurs, donnant à tous l'exemple du travail le plus opiniâtre. Au reste, il justifia toujours la confiance qu'on avait mise en lui.

Observateur avisé, Julien avait ce coup d'oeil sûr et rapide qui sait tirer des choses ce qu'elles ont d'essentiel et de durable. Par une gymnastique sans cesse entretenue, son regard avait acquis une sensibilité et une acuité surprenantes. Et pourtant, cet improvisateur à l'emporte-pièce, qui maniait le crayon et la plume avec une aisance incomparable, se défiait de sa trop grande facilité à produire. Il comprenait mieux que tout autre qu'une image doit passer par le cerveau avant d'être formulée. Aussi, malgré les ressources inépuisables de son talent, jamais il ne lâchait la bride à son imagination et ne se livrait à ces brillantes "improvisades" qui masquent mal la vérité, sachant bien que le "ché" ne saurait suppléer à la nature. Dans le moindre de ses croquis ce que l'on remarque tout d'abord, c'est une "conscience" qui ne triche pas avec elle-même et dont l'honnêteté et la franchise s'accusent par le trait ferme et juste, par la distinction de la tenue et surtout par une émotion facilement communicative.

L'habitude de la réflexion et de l'observation, ajoutée à une curiosité toujours en éveil, avait fini par "meubler" son intelligence de documents précieux et rares dont il usait largement, mais toujours avec un tact et une mesure qui donnaient une haute idée de son sens artistique. Son cerveau était comme un musée où s'étaient amassées les richesses d'une longue expérience au contact des hommes et des choses. Ses albums et ses cahiers de croquis n'étaient que des "indicateurs", des catalogues de tout ce que renfermait son cerveau; car sa mémoire était prodigieuse, surtout la mémoire de l'oeil, phénomène qui ne se rencontre que chez les artistes magnifiquement doués. On en eut la preuve le jour où, au sortir d'un hôpital où le fameux Dr Lorenz avait exécuté l'une de ces brillantes opérations chirurgicales qui l'ont rendu célèbre, Julien se vit brutalement arracher ses croquis par un interne trop zélé. Rentré au journal, il refit de mémoire la scène qu'il avait eue sous les yeux et surtout esquisssa avec tant de fidélité la phy-

(Suite de la 6ème page)

Le "Lohengrin"

de R. Wagner

"Je viens d'une patrie de joie et de splendeur". C'est ainsi que Lohengrin parle de lui-même et de son pays à Elsa. Ces mêmes mots peuvent encore servir, en manière de synthèse, à caractériser les deux plus fortes impressions que l'on ressent à l'audition de ce chef-d'oeuvre: d'une part, la "joie et la splendeur" qui accompagne, qui entoure le personnage même de Lohengrin et qui en fait un héros de générosité et de force; et de l'autre, la tristesse, la lassitude infinie que donne son départ pour cette "patrie", qu'il avait quittée, pour ce monde meilleur qu'il va revoir et où nous ne serons pas.

Tout cela est d'un idéalisme bien transcendant, et illogique aussi sans doute. Mais qu'avons-nous à nous occuper de logique ici? Nous sommes dans le monde de la musique où, cela va de soi, on n'a que faire du sens pratique. Ce que nous demandons aux sons ce n'est pas de nous donner des déductions rigoureuses, mais bien de suggérer des images à notre imagination, d'animer les concepts abstraits que représentent les mots, de nous faire vivre, en un mot, d'une vie magique, intense, passionnée. Inutile de dire que nous sommes servis à souhait par la musique de Wagner, qui est tout un monde par elle-même.

Toute la musique de Lohengrin est comme pètrie d'idéalisme. On le sent partout, tant par la couleur très particulière des sonorités de l'orchestre que par la forme si distinguée des motifs musicaux: on est subjugué par ses effluves élyséens. Ces thèmes, une fois entendus, ne peuvent plus s'oublier tellement l'impression produite est forte. C'est un véritable empire que cette musique exerce sur les esprits.

Le prélude, comme on l'a dit, est toute une vision. Ce sont les envoyés du Montsalvat qui planent au-dessus de nous dans des sonorités merveilleuses d'immatérielle blancheur. Bientôt, ils se rapprochent, ils viennent vers nous. Sans doute ils nous apportent un message de paix, car la phrase musicale se déroule toujours calme et majestueuse et, progressivement, elle devient de plus en plus forte jusqu'au moment où l'angélique phalange vient accomplir quelque merveilleux mystère, alors que le thème éclate dans toute son ampleur: après quoi les sonorités s'estompent peu à peu, et tout finit par disparaître dans un soufflé presque impondérable. La musique seule pouvait tenter d'exprimer cela, et elle le fait avec une intensité qui tient du prodige.

Une analyse détaillée de toute l'oeuvre nous entraînerait trop loin, car elle est remplie de joyaux et elle fourmille de beautés. Qu'il nous suffise de dire que l'arrivée de Lohengrin au premier acte et ses adieux au troisième, sont les points culminants, les endroits de prédilection, et que c'est alors que l'on vit les "instants inoubliables" dont a parlé un grand critique musical.

Comme on le sait, le sujet du Lohengrin est tiré d'une légende celtique qui remonte au moyen-âge. On croit qu'elle est originaire du pays de Galles. De là, elle aurait été portée aux îles françaises, et finalement aurait été chantée par les troubadours allemands, et en particulier par Wolfram d'Eschenbach.

Est-ce le caractère légendaire qui fait que l'on se sente tellement captivé par ce récit, et le serait-on autant si le livret était tiré d'un sujet historique? Il paraît incontestable que tout le merveilleux que l'on y rencontre est un appoint considérable pour le musicien. Par ailleurs, plus une figure s'éloigne du conventionnel, sans toutefois dépasser les limites permises du vraisemblable, plus elle frappe notre imagination et plus elle a de caractère. C'est précisément alors qu'elle nous plaît davantage, car il n'y a de beau dans l'art que ce qui est bien caractérisé.

Wagner ne s'est pas contenté de prendre la légende toute faite, telle qu'elle était présentée par les vieux auteurs. Il a même mêlé deux légendes pour former son sujet, en les faisant passer par le creuset de son génie.

Le personnage de Lohengrin est la figure centrale, d'ailleurs admirablement nette et précise, et accusée en contraste, pourrait-on dire, par le caractère opposé de Frédéric. Léo Slezak nous a présenté un Lohengrin très majestueux au geste peut-être un peu trop herculéen. Outre sa taille de géant, qui ne laissait pas que de faire,

paraître les autres comme de vulgaires petits individus, sa voix est aussi très forte. Peut-être ce caractère de force a-t-il paru un peu trop prononcé à certains moments, et cela au détriment du côté le plus sympathique, le plus idéal du personnage. Lohengrin est bien le valeureux chevalier, mais il est encore autre chose qui n'a aucun rapport avec la force musculaire. Cela est d'ailleurs bien nettement mis en évidence par le caractère du motif musical qui personifie le héros. Sans doute il est celui qui vient venger l'innocence honteusement inculpée, mais il est, et plus encore, l'être bon, aimant, plein de douceur, de mansuétude, de pitié pour ceux qui souffrent, qui sont dans l'affliction. "Ne t'ai-je pas prouvé ma confiance?" dit-il à Elsa. On voit donc bien qu'il ne cherche pas à s'imposer ridiculement comme un champion retentissant. Ceci étant dit, il n'en demeure pas moins que Slezak est un très beau chanteur, un fort ténor, et qu'il est extrêmement intéressant à entendre.

Marie Rappold a brillé tout particulièrement dans l'interprétation du rôle si difficile d'Elsa. Confiance dans son sauveur, ingénuité si belle de l'âme pure, confusion produite par la noire accusation de Frédéric: tout cela elle l'a bien compris et bien rendu. Sa voix est belle, chaude, sonore, d'un timbre éminemment distingué. Le vêtement, la tenue, le geste étaient d'un goût sobre et aimable. Bref, tout le personnage était une véritable composition digne de tous les éloges.

Les autres rôles étaient aussi tenus d'une manière très satisfaisante.

Pour ce qui est de l'orchestre, on comprend que la tâche était particulièrement ardue, car cette musique est d'une grande difficulté, surtout pour les violons. Les musiciens ont fait un effort très méritoire en attaquant une oeuvre de cette envergure, et il y a certainement lieu de leur en tenir compte et de les en féliciter.

POLYPHONE.

Vieilles choses et vieilles gens

Qui est-ce donc qui a dit: "le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore, et quand il sera, il sera présent"? Est-ce bien la vérité? "Le passé n'est plus..." mais ne réapparaît-il pas tous les jours? N'agit-il pas dans toutes nos actions? Ne parle-t-il pas dans toutes nos paroles? Ne vit-il pas dans tous nos souvenirs? Car un souvenir n'est rien autre chose que la mémoire d'un fait ancien, d'une personne disparue ou si vous l'aimez mieux, la contemplation intime de ce qui n'est plus.

Et l'avenir? En est-il un qui oublie? Quel est celui d'entre nous qui ne se laisse aller souvent à la conception de projets immenses et ne trouve quelque satisfaction dans les rêves les plus insensés? De l'avenir nous-mêmes nos inquiétudes et nos aspirations. Notre pouvoir de volonté étant en rapport direct avec notre capacité de désir, et le désir lui-même n'étant qu'une inclination à vouloir ce qui n'est pas encore, nous pouvons affirmer que la préoccupation de l'avenir dirige toutes nos actions présentes. Sans ne pouvons concevoir que ce qui existe, et comme notre imagination n'a sa raison d'être que dans le passé et dans l'avenir, nous devons croire que l'un survit et l'autre préexiste. Dans notre intérêt, ne nous attachons pas servilement à la pensée du présent.

D'ailleurs cette loi reçoit son application dans tous les actes de l'humanité. Il rien de plus utile au même temps que plus agréable que de parler un peu du passé. Toutes nos plus grandes joissances nous viennent de lui, qu'elles soient de l'Intelligence ou du coeur. Nous avons de vieilles fêtes, toujours les mêmes, que nous célébrons chaque fois avec un remue-ménage de joie. Ainsi sommes-nous heureux sans cesse du retour de Noël qui nous arrive quand l'année vieille va mourir. Noël! C'est la plus vieille de toutes nos fêtes et c'est encore la plus aimée à cause du grand nombre de souvenirs qu'elle renferme.

Puis nous avons nos vieilles places où nous voulons toujours revenir. C'est la chanson du capitaine qui demande à l'hirondelle de lui parler de tout ce qu'elle a vu: le lieu de sa naissance, celui de ses premiers jeux, l'endroit de ses premières amitiés... Et combien d'autres choses n'aimons-nous pas ainsi, parce qu'elles sont du passé!

Nous aimons tout naturellement les vieux! Nous avons le respect de leur âge et comme une vénération affectueuse à leur égard. Quoiqu'irrévérends souvent, ces sentiments gardent toujours leur beauté intrinsèque et nous procurent des joies profondes. Il fait bon d'aimer les vieilles gens, nos grands-pères, nos grand-mères...

Les vieilles de notre pays
Ne sont pas des vieilles moroses...

Il fait bon de les aimer parce que nous sommes toujours jeunes pour nos grands-parents, parce qu'il n'y a pas de danger à les aimer, eux, et que le coeur est confiant quand ils nous ouvrent leur bras, enfin parce qu'ils ont donné vie à ceux qui doivent nous être le plus chers au monde, nos parents!

Nous ne les aimons jamais assez ceux-là! Et si nous avions un souhait à adresser à nos confrères, ce serait de les voir toujours aimer leurs parents. Hélas! combien parmi nous n'ont pas le coeur assez noble pour honorer leurs père et mère! Il y en a même qui vont jusqu'à rougir d'eux, jusqu'à en avoir honte! ?

Et cela le plus souvent, parce que le père n'a

"LAVAL BILLIARD PARLOR"

285, RUE SAINTE-CATHERINE EST, 285.

"EVERYTHING IS UP-TO-DATE"

12 tables de pool, 2 tables de billard anglais et une table de billard français, sont à la disposition des joueurs.

C'est là que les **ÉTUDIANTS** rivalisent.

'ROYAL STORES'

271, Ste-Catherine Est près St-Denis

Alex. O. Lussier, Gérant.

Dessus de coussins, oriflammes, bécets et rubans aux couleurs universitaires.

Demandez notre fameux chapeau à \$1.50.

N.B.—10 p.c. d'escompte aux étudiants.

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

pas la perfection de langage de l'homme instruit, parce qu'il n'a pas un habit à la dernière façon! S'il est facile à quelques-uns de rougir de leurs parents, ceux-là recevront tôt ou tard le mépris qu'ils donnent aujourd'hui. Ce n'est pas chez les gens de coeur qu'ils recevront une approbation.

Je sais un poète français dont les vers valent infiniment mieux que tout ce que nous pourrions jamais écrire. Et ce poète n'a pas craint d'honorer son père ignorant en lui dédiant ces vers: "Tu ne les liras point, je le sais, ô mon père! Car tu ne sais pas lire, hélas! et toi qui lis. Tant d'efforts pour donner des maîtres à ton fils. On ne te vit jamais à l'école primaire.

Nos pères ne sont peut-être pas allés à l'école primaire, mais ça n'est pas là qu'ils ont eu besoin d'aller apprendre à se sacrifier pour nous. Ils ont du coeur et s'ils ne savent pas lire, du moins ont-ils toujours su travailler au bonheur de leurs enfants! Que de nuits passées à penser à nous! Combien d'ambitions généreuses et d'aspirations légitimes dans ces coeurs rustres, simples et honnêtes. Oh non! nous ne concevons pas ce qu'il y a eu d'amour dans le coeur de nos parents; nous ne pensons pas que nous leur devons tout ce que nous avons, car si nous nous arrêtons, parfois à songer à toutes ces choses, nous ne voudrions jamais nous séparer d'eux!

Mais malgré nous, le temps fait son oeuvre. Ceux que nous voudrions garder, vieillissent et s'en vont. L'homme vieillit devient plus beau. Vous voyez sur son corps les traces de la lutte, du combat d'où il revient. Cet homme a vécu! Il a combattu toutes les angoisses et toutes les espérances! C'est humain à aimer, il aime encore. Et tout le sang qui lui reste se retire au coeur pour lui donner une surabondance d'affection!

Lecheur, tu vieilliras, tu vieillis déjà, toi aussi! Si Félicie femme, je te dirais souvent que je t'aime, bien entendu!

"Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille... Mais je ne suis pas femme... Dieu, votre sainte parole, elle est faite! et je ne puis me permettre ces familiarités amoureuses. Tout de même, le cheur, nous l'aimons bien, tu sais. Et parce que nous l'aimons, nous le souhaitons un heureux Noël, conservé et développe les bonnes habitudes, ce qui pour nous veut dire: continue de lire notre journal et fais-le lire à tes amis.

Quant à vous, bertrice, la publicité n'est pas assez discrète pour vous adresser les souhaits que nous voudrions... Au revoir!"

MARC.

Bonhomme Noël, vous qui avez une grande barbe blanche, en flocons de neige, des regards bleus très doux, une robe couleur d'air et les bras chargés de joujoux, déposez sans bruit, au pied de mon humble couchette une jolie paire de petits souliers semblables à ceux que j'ai aperçus, l'autre jour, dans la montre de Dussault, rue Sainte-Catherine. Il fait froid, bonhomme Noël. Demain, je pourrai courir sur le verglas luisant, avec mes camarades si vous m'offrez en échange de mes chaussures fatiguées la jolie paire de souliers que je convoite par cette nuit d'hiver.

Euchre et Cinq-Cents

Le 3 janvier 1914, à 2 h. 30 du soir, nos jolies camarades du cercle d'étude Notre-Dame nous convient à la salle Nazareth, rue Manec. Ce euchre est donné au profit de leurs oeuvres de charité. Tout en aidant leurs amies dans l'oeuvre admirable qu'elles poursuivent, les étudiants passeront un après-midi charmant à bavarder avec de gentilles personnes et à croquer des gâteaux quand l'heure du thé sera venue.

Tél. Bell Est : 1584.

Chas. G. de Lorimier

Fleurs naturelles et artificielles.

250, rue St-Denis. 250

MONTREAL

SPECIALITE : Tributs floraux et funéraires.

ETUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

La Banque d'Epargne de la Cité du District de Montréal

FONDEE EN 1846

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS : Hon. J. Ald. Ouimet, Président, Hon. Robert Mackay, Vice-Prés., R. Bolton, Robert Archer, Hon. B. Dandurand, G. St. Moncel, Hon. H. G. J. Doherty, Hon. Sir. Louis Gauthier, Hon. A. Kingston, M.D., F. W. Lomer.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de la loi des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte autorise l'ouverture de toutes les banques, DONNE TOUTE LA GARANTIE POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, coliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et en faire un PLACEMENT SUR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'épargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus cordial que vous voudrez pour vos adresses au petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant

"L'ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL, Université Laval

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,

DEOM & FRIERE, 288, rue Sainte-Catherine Est

J. DUNY, 71, rue Sainte-Catherine Est

MAISON BOLTE, 370, rue Sainte-Catherine Est

BRUNEAU & MARTINEAU, 46, Sainte-Catherine Est

L'ARCHIVEVEQUE & LANGEVIN, 126 Saint-Denis

MAILLOUX & FRERES, 161, Saint-Denis

252 Saint-Denis

EAU DE RIGA

DECEMBRE

Mois des noëls joyeux et des copieux [festins: Admirable matière à mettre en vers latins! L'Eau de Riga rendra ses agapes légères. En activant le sang, les reins et les [viscères.]

—Le meilleur moyen de se remettre des fatigues de la journée, c'est de prendre un bon repas au Ritz-garon.

EN MARCHANT DANS LES BOIS

(Inédit)

*J'emporte dans mes yeux votre image, ô grands Bois.
Je fais miens votre rêve et votre vert mystère,
Passant, je vous salue, ô grands Fils de la Terre,
Et je vais enrichi des beautés que je vois.
Quand l'Eau vous réfléchit, ô Bois, l'air qui voyage
Souvent brouille sa nappe où votre orgueil paraît ;
Son miroir inconstant et fluide ne saurait
Vous garder longuement fidèle votre image.
Oh ! moi seul, enrichi de tout ce que je vois,
Retiens sans trahison votre image, ô grands Bois !*

Albert FERLAND.

Juillet, 1913.

Noel polonais

... Non est enim moriua puella, sed dormit. (Matt., IX, 24.)

Je viens de retrouver, en un de mes spicilèges, un vieux Noël patriotique que les populations infortunées de la Pologne chantaient, au cours du XVIIIe siècle, dans leurs églises paroissiales — c'était à l'époque où la Russie, l'Autriche et la Prusse spéculaient sur la lâcheté de l'Europe occidentale et méridionale, pour se partager un royaume que l'épée de Sobieski ne protégeait plus — et j'ai pensé qu'en un monde où les petits peuples libres d'aujourd'hui sont menacés d'être demain ce que la Pologne d'hier est devenue, ce vieux chant d'un peuple martyr était de ceux qu'il fallait rappeler.

Les latinistes, sans doute, constateront sans plus d'effort, qu'au point de vue prosodique, cette ode qui se sanglotait jadis dans les vallées endolories de la Vistule, pourrait être avantageusement dégauchie ; mais une âme nationale y gémit son invincible espoir de survivre et s'il est vrai qu'il existe, dans l'ordre des choses sociales comme dans la nature, des signes prodromiques auxquels on pressent le retour des printemps roses et des sèves irrésistibles, des renouveaux et des résurrections, l'histoire, encore une fois, dira bientôt qu'après des siècles et malgré les bourreaux, la prière nationale d'un peuple qui s'acharne à croire est montée quand même jusqu'au ciel et qu'à son heure, le *Parvule delicatae* de la crèche bethléémite s'en est ressourvenu.

Telle quelle — et les Etudiants qui s'intéressent aux questions sociales, s'en rendront compte volontiers — cette ode d'autant n'est donc pas un hymne de détresse et de découragement : c'est une hymne d'espérance ; ce n'est pas une élégie mais un psaume — et c'est normal ; car, toute la doctrine sociale et toute l'économie du christianisme reposent constitutionnellement sur le dogme vainqueur de la Résurrection : *Ego sum Resurrectio et vita : qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet.* (Jean, XI, 25.)

AD PARVULUM CHRISTUM — CONTRA HOSTES PATRIAE.

(Une voix) *Benevolus audi
Quae tuae sunt laudi,
O Parvule delicatae !*
(La foule) *O Parvule delicatae
Patriam defende !*
(Une voix) *Tu solus es agnus
Et fortis et magnus
Qui perfidum Turcam
Compellis ad furcam.*
(La foule) *Patriam, patriam, patriam
defende !*

— 2 —

(Une voix) *O nefas ! o crimen !
Mors transit limen.
O Parvule delicatae
(La foule) *O Parvule delicatae,
Patriam defende !*
(Une voix) *Jam victima sumus
Et pulvis et fumus
(La foule) *Patriam, patriam, patriam
defende !***

— 3 —

*—Tu nudus hic jaces
El friges et taces ;
—O Parvule, delicatae
Patriam defende !
—Minusculum pectus,
Duriusculus lectus !
Nihilominus telo
Pugnabis e coelo !
—Patriam, patriam, patriam
defende !*

LES ÉRABLES

(INÉDIT)

Tout le jour inclinait à la mansuétude,
Lourd d'avoir trop aimé la tendre Solitude.
Quelques rêves flottaient sur le front du printemps.
Comme un souffle léger qui frôle les penchants.
Là-bas, sous un grand ciel sans nuage et sans rides,
S'étendaient largement les frères Laurentides.
Prodigue sans compter d'éclatantes couleurs,
La saison épanchait des corbeilles de fleurs :
Les sentiers se paraient de lilas et de mousses...
Les bras ouverts, penchée au miroir bleu des sources,
L'Érable emblématique éblouissait nos bois :
Et le bruit se fondait comme le miel des voix.
Enfin, pour ajouter sa note symbolique,
Le cigale chantait là-haut, mélancolique :
Et rôdant, le mystère errait au fil de l'eau,
Pendant que la lumière éclairait le tableau...

Soudain, de la forêt ceinte d'une auréole,
J'entendis, douce ainsi qu'une exquise parole
Une voix qui passait dans l'air comme un accord.
Et qui vers les vieux monts dirigeait son essor.
Et comme je penchais doucement mon visage
Au flot où se miraient les plantes du rivage,
J'entendis cette voix qui montait, comme pour
Exalter la transparente clarté du jour.
Parmi la floraison, parmi les émeraudes,
Parmi les roses aux couleurs tendres et chaudes,
Cette voix m'arrivait en un bruit triomphant.
Comme un jeune sourire aux lèvres d'un enfant...
Cette voix entendue, étrange, incomparable,
Disait des mots berceurs descendus de l'Érable
Qui, faisant des forêts de riants paradis,
Me venait rappeler les beautés du Pays...

Alors je revoyais le mont qui là-haut se découpe,
Comme on le voit dépeint sur le bord d'une coupe,
Et qui, resplendissant de grave volupté,
S'estompait sur le ciel pur d'un jour d'été !
Puis, je faisais revivre un peu de ma rivière,
Le lac, où descendra ce soir une prière,
L'ombre des peupliers et le tremblant tilleul
Qui voit jouer l'enfant ou bien s'asseoir l'aéol ;
Toute cette nature avec ses rêveries
Me remplissait les yeux d'un songe de féeries...

Où, j'écoutais l'Érable, espoir de mes forêts,
M'exprimer sa tendresse ou ses simples regrets,
Et, se faisant écho du passé de l'histoire,
Du fond d'un bois ombreux ou bien d'un promontoire,
Proclamer la grandeur de mon cher sol natal ;
Et je sentais monter vers elle, triomphal,
Dans la fierté du sang, tout l'orgueil de mon être,
Plein de mon trouble, alors, la voyant apparaître
Dans la honte du jour, son grand front frémissant,
J'ai souhaité que, par un vouloir tout puissant,
La forêt s'incarnât dans l'âme de l'Érable,
Afin que, m'approchant de son tronc vénérable,
Je pusse l'embrasser comme on baise une fleur,
Ou comme un doux enfant la presser sur son

Jean CHARBONNEAU.

Extrait d'un volume en préparation : "Les Prédestinés".

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval, Université Laval, 185, rue Saint-Denis, Alphonse de la Rochelle, administrateur.

PAGES RETROUVEES.

Noel triste

Etudiant depuis à peine deux années à l'Université, il l'avait connue à Noël, l'an dernier, à un réveillon donné chez Elle.

Ils s'étaient rencontrés pour la première fois, par l'entremise de son grand frère à Elle, qui était son confrère à Lui, et qui rêvait depuis longtemps, voir son compagnon d'étude et ami, faire visite à sa sœur.

Ils s'étaient plu réciproquement, Elle et Lui.

A peine avaient-ils causé quelques instants ensemble qu'ils avaient eu comme l'impression que leurs âmes étaient sœurs, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Et des jours heureux succédèrent à cette soirée. Bientôt, l'estime et la famille furent placées à un sentiment plus fort, et qui les comprenait tous deux : à l'amour.

Puis, les mois succédant aux mois, ils en vinrent à songer pour plus tard à ce qu'aurait de doux et de bon, à ce que comporterait de félicité la vie à deux, "solus eum sola", pour toujours, après les études terminées, et le dernier adieu à l'Université...

Et ils eurent cet espoir, lourd et parfumé des bonheurs attendus, d'être à jamais l'un à l'autre...

Elle est morte, hier, le 24 décembre.

Ignorant ce malheur, je suis allé pour Lui rendre visite — à Lui qu'elle a tant aimé — précisément hier au soir, vers la onzième heure. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le vis assis devant sa table de travail, la tête dans ses mains et qui pleurait. Une lettre enroulée qui était sur un volume, tout près de Lui, me fit pressentir la douloureuse nouvelle — c'était une lettre de faire part des funérailles, le 26 décembre.

Je connaissais le roman si simple et pourtant si poignant des amours de mon ami et je ne pus m'empêcher de faire en moi-même la comparaison pénible entre la Noël de l'an dernier, si pleine de promesses pour Lui et celle-là si triste de cette année.

J'osais à peine formuler quelques paroles de sympathie et de consolation, sachant trop ce que valent les consolations humaines devant de telles douleurs, lorsque soudain, lentement d'abord et puis plus hardiment, les cloches de l'église voisine carillonnèrent à toute volée, l'heure de minuit, la naissance de l'Enfant-Jésus, — la messe de minuit commença...

En entendant les joyeux carillons qui lui rappelaient un bonheur éternellement fini, mon malheureux ami s'était levé, et me faisant signe de le suivre au dehors : "Allons prier pour Elle", me dit-il tristement.

Montréal, 25 décembre 19... Jacques HERMIL.

— 4 —

—Grassantur, furantur,
Praedantur, bacchantur...
—O Parvule delicatae
Patriam defende !
—Nil tutum, ni animum
Nil satis est clausum
Nil foedera valent
Cum haereres calent...
—Patriam, patriam, patriam
defende !

— 5 —

—Polonia perit
Et spolium erit
—O Parvule delicatae
Patriam defende !
—Tu freris nisi
Vim hostis invisi
Oppresseris pacem
Et dederis pacem
—Patriam, patriam, patriam
defende !

— 6 —

—Es, tempus, est hora
Ne, quæso, sit mora !
—O Parvule delicatae
Patriam defende !
—Vicini laborant
Et aliud orant !
Quod perfidus hostis
Nos superi, nostris !
—Patriam, patriam, patriam
defende ! (1)

L'imagination de nos jeunes Etudiants reconstituera facilement la scène en s'aidant de l'histoire et de leurs souvenirs de lecture — quelque vieille église enfouie dans l'hiver, la solitude et les sapins — à l'horizon, les reflets ensanglantés des feux de bivouac que les armées cosaques ont allumés dans la nuit et, dans la vieille église, massés près de la crèche humblement lumineuse, et de l'autel où le prêtre dit silencieusement la messe de minuit, toute la population villageoise, hommes et femmes, enfants et vieillards, psalmodiant, sur un rythme slave, le vieux chant d'angoisse, d'amour et d'espoir.
Ce me semble être de la poésie !
G. de M.

(1) Texte retrouvé dans la bibliothèque mazarine (Paris) par M. Philarète Chasles et reproduit, en 1870, par le *Catholic World*, de New-York.

Rêve d'enfant

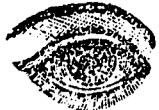
(INÉDIT)

Noël ! Lucette vient de faire un rêve étrange.
Elle veut, en secret, le conter à maman.
A l'en-ndre jaser, c'est beau comme un roman
Où le Prince usurpé finalement se venge.
Des bonbons d'une main et de l'autre
[une orange.
Elle court au salon en riant follement.
Petite mère est bonne et suit docilement.
Sans rien comprendre encor du rêve de
[son ange.

Le sapin de Noël est gai comme l'espoir !...
—"Le Bonhomme, maman, ne viendra
[plus nous voir.
—"Vraiment?... Mais qu'a-t-il fait, ché-
[re, pour qu'on le chasse ?
—"La douce Vierge a dit qu'elle n'en
[voulait plus,
Le Bonhomme Noël n'était pas à sa place :
Il faut faire régner notre petit Jésus".
Paul HAME.

Rod. Carrière Opticiens et Optométristes à l'Hotel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi.

Henri Senécal Salon d'Optique Franco-Britannique 207 Est, rue Ste-Catherine, MONTREAL



La Sauvegarde Compagnie d'Assurance sur la Vie CAPITAL AUTORISÉ, \$2,000,000

CONSEIL DE DIRECTION

M. G. N. DUCHARME... Président
HON. J. A. OUMET, C.R. ... 1er Vice-Président
HON. F. L. BEIQUÉ, C.R. ... 2ème Vice-Président
HON. N. PERODEAU, N. P. ... Conseiller législatif
M. H. LAPORTE... Président de la Banque Provinciale
HON. R. DANDURAND... Sénateur
HON. N. A. BELCOURT... Sénateur
M. J. E. BEDARD, C.R.
HON. J. M. WILSON... Sénateur
M. P. BONHOMME... Gérant-Général

EDIFICE DE "LA SAUVEGARDE" Angle des rues Notre-Dame et St-Vincent MONTREAL

Tel. Main 4032

Les Etudiants seront les gouvernants demain
LA SAUVEGARDE est de leur époque ; avec ses systèmes d'assurance les plus modernes et ses polices des plus libérales, elle répondra à leurs besoins.

Hommes et moeurs du 17^{me} siècle

d'après Tallemant des Réaux

... Sa verve maligne excelle à nous montrer des originaux et des personnages ridicules. On croirait, à le lire, qu'il y avait alors beaucoup plus d'extravagants qu'aujourd'hui. Il ne tarit pas sur les gens de justice, et il a réuni je ne sais combien d'anecdotes sur le pédonisme des avocats. Quelques-uns, parait-il, étaient plus volontiers les Pères de l'Eglise que le Digeste, et l'un d'eux nommé Galant, avait fait sa spécificité de Saint-Jean Chrysostôme. Un jour que l'avocat de sa partie adverse avait dit quelque chose de fort pressant, le président de Harlay l'interpella en ces termes : "Galant, que dit à cela Saint-Jean Chrysostôme ?" D'autres faisaient appel à la mythologie. A Rennes, un jeune avocat plaidait contre un homme qui avait coupé quelques cheveux, alla rechercher tout ce qu'il y a dans l'antiquité à l'avantage des cheveux. Les druides ni les chènes de Dodone n'y furent pas oubliés. Il arrive parfois que le président se fâche et veut couper court aux dissertations. Un avocat, en plaidant, se mit à parler d'Amibad, et était fort longtemps à lui faire passer les Alpes. "Hé, avocat, lui dit M. de Harlay, faites avancer vos troupes". Un autre qui parlait pour la première fois commença son plaidoyer par ces mots : "Le roi Pyrrhus..." Le président, fort rébarbatif l'interrompit : "Au fait, au fait". Quelqu'un eut pitié du pauvre garçon et représenta que c'était une première cause. "Eh bien, dit le président, parlez donc, l'avocat du roi Pyrrhus".

Il n'y avait pas moins d'originaux parmi les juges eux-mêmes. Croiriez-vous que Tallemant des Réaux a connu Perrin Dandin en personne? Cela est vrai. Perrin Dandin se nommait M. Portail. "Monsieur Portail était un conseiller au Parlement de Paris, fort homme de bien, mais fort visionnaire. Il avait retranché son grenier et y avait fait son cabinet, et ne parlait aux gens que par la fenêtre de ce grenier... Un jour, un procureur qu'il haïssait, parce que c'était un chicanier vint pour lui parler. Il lui demanda par sa fenêtre ce qu'il voulait : "C'est, monsieur, dit le procureur, une requête que je vous apporte, pour la répondre, s'il vous plaît... Lisez-la, lisez-la, dit M. Portail. Ce procureur se mit à lire naïvement, comme vous pouvez penser. La requête était longue et il faisait très grand froid, et le bonhomme par malice lui faisait à toute heure des difficultés".

Vous vous attendez bien à trouver, dans cette galerie de grotesques, plusieurs médecins de Molière. Il y en a. Voici par exemple le médecin Buret qui s'est enrichi dans son métier, mais qui est un maître visionnaire. Ce qu'il y a de curieux c'est que les visions de ce bonhomme sont encore celles de notre temps; il craint les microbes et recommande la diète. "Il disait que l'air de Paris était malsain, dit Tallemant, et il fit élever son fils unique dans une loge de verre, où il ne laissait pas de mourir, peut-être pour y faire trop de façons. Il ne prenait à dîner que des pressis de viande... Les apothicaires le faisaient passer pour fou parce qu'il s'avisa que le jeûne était admirable aux malades et que bien souvent il ne leur ordonnait que de l'eau et une pomme cuite".

Passons rapidement sur les dévots, les courtiers, les sorciers, les aventuriers dont Tallemant nous entraîne au passage les silhouettes amusantes et parfois tragiques. Voici les joueurs. Jamais en aucun siècle la frénésie du jeu ne fut telle qu'en ce temps-là. Vaquelin des Yvetoux et M. de Phaynel font le voyage de Paris à Nantes et de Nantes à Paris jouant toujours aux échecs sans se dire un mot. La superstition des joueurs a parfois quelque chose d'assez réjouissant. Un jour, chez la Blondeau, à la Place Royale, un joueur qui perdait, descend l'escalier, revient avec une échelle, l'appuie contre la tapisserie et avec des ciseaux se met à couper le nez à la reine Esther qui y était représentée en disant : "Mordieu! il y a deux heures que ce chien de nez me porte malheur". Cette passion produisit les pires désordres dans les familles. "Il y avait à Paris, dit Tallemant, une femme nommée Madame Dreux, dont le mari était conseiller au Parlement; c'était une jeune enragée. Un jour ce pauvre homme trouva ni l'ni la tapisserie dans la chambre de sa femme; elle avait tout joué. Il se met en colère et dit qu'il ne voulait plus qu'elle joue. Elle laisse passer deux jours puis elle lui dit : "Est-ce tout de bon? car il y a deux jours que je n'ai joué, et je sèche; je ne saurais vivre comme cela. Si vous ne voulez pas que je joue, il faut que je sorte de céans". Beaucoup de gens dépendent au jeu, l'argent dont ils devraient payer leurs domestiques. Le maréchal d'Estères était un joueur désordonné qui, lorsqu'il avait perdu, menaçait de tout fuir et brisait les vitres; il arrivait que ses gens n'eussent pas de souliers.

C'était d'ailleurs une coutume assez ordinaire que de mal payer les valets et, chaque jour on voyait quelque Don Juan refuser à Sigarelle ses gages. "Le duc d'Angoulême demandait à M. de Chevreuse : "Combien donnez-vous à vos secrétaires?" — Cent écus, dit M. de Chevreuse. — Ce n'est guère, reprit-il; je donne deux cents écus aux miens. Il est vrai que je ne les paye pas". Quand ses gens demandaient leurs gages, il leur disait : "C'est à vous à vous pourvoir; quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême; vous êtes en beau lieu; profitez-en si vous voulez".

Bien d'étonnant à ce que quelques-uns suivissent ce conseil et prissent le parti d'aller avec des pistolets, attendre au coin des rues désertes, les passants attardés. Après le coucher du soleil c'est un accident banal que d'être arrêté par des voleurs. Quelques-uns n'attendent même pas que la nuit soit tombée. Boulay-Bréant, capitaine du Luxembourg fut assailli un soir entre chien et loup : "Ah! messieurs, leur dit-il, en riant, vous ouvrez de bonne heure aujourd'hui". Il est vrai que le métier a ses risques; on peut tomber sur un poêle dont les poches soient remplies de vers d'amour et s'exposer aux galères pour un gain médiocre. C'est ainsi qu'un soir ils arrêteront Benserade lequel distraitement fredonnait quelque rondeau : "Hélas! dit-il, ils ne me prirent que deux quarts d'écus; mais ils m'offrent mon manteau; pour ma montre, je la coulai dans mon en-

leçon et trépanai des pieds de peur qu'ils n'entendissent le balancier". Benserade fut là traité comme un galeux; s'il eût été un gentilhomme, les tire-laine lui eussent demandé sa parole de leur envoyer quelque compensation. Pareille chose arriva au comte de Lesdiguières. "Une nuit, dit Tallemant, les filons lui demandèrent la bourse. — Je n'ai rien, leur dit-il, je viens de perdre. — Monsieur, lui dirent-ils, nous vous connaissons; promettez-nous de nous donner quelque chose, et demain un de nous ira vous le demander. Il leur prouva trente pistoles. Le lendemain, un de ces honnêtes gens demanda à lui parler et lui dit tout bas qu'il venait quérir ce qu'il leur avait promis. Je tiendrai parole, dit le comte, mais il faut avouer que tu es bien imprudent".

Nous voici tombés en assez mauvaise compagnie. Ne laissons pas croire que Tallemant, s'y complaisait beaucoup et hâtons-nous de rejoindre les honnêtes gens. Il n'est pas d'histoire qui nous renseigne mieux que Tallemant sur le goût universel des choses de l'esprit dans la première moitié du 17^{me} siècle. Le temps est loin où un comte de Montmorency savait à peine lire. On remarque que les gens qui lisent peu : pour se gausser du chevalier de Guise, M. de Rohan dit qu'il a pour tout livre les quatrains de Pibrac. Bien-tôt des grands seigneurs aspirèrent à la gloire poétique. M. de Nemours fut le premier, d'autres suivirent. Quelques-uns trouvèrent plus facile d'avoir des poètes à leurs gages. Mme de Sinière dit souvent qu'elle envoyait ses pensées au rimeur, c'est-à-dire à Desportes qui les mettait en alexandrins. M. de Montmorency, fils du comte de Montmorency, avait toujours, dit Tallemant, des gens d'esprit dans sa maison, qui faisaient des vers pour lui". D'autres s'en tiraient à moins de frais encore. Un jour Le Fouilloux avait lu à M. de Guise une épigramme de Gombault, qui lui avait plu extrêmement. Le duc se promène quelque temps, et puis tout d'un coup appelant le gentilhomme : "N'y aurait-il pas moyen, lui dit-il, de faire en sorte que j'eusse fait cette épigramme?"

Le goût d'un vocabulaire choisi, d'une prononciation correcte est général en ce temps-là. Doit-on dire une "cuillère" ou une "cuillière"? Doit-on dire "dépendre" ou "dépendu"? Telles sont les graves questions que l'on discute dans les ruelles et dans les cercles. Les gens du pays d'Andoussis, c'est-à-dire les méridionaux veulent que l'on dise une "cuillière", parce que ce mot était féminin doit avoir une prononciation féminine. Mais les gens du pays de "Dieu vous conduise" (qui est situé au nord de la Loire) allèguent que l'on dit une perdrice, une maison et que ces mots ont une terminaison masculine. Malherbe, avant de se prononcer voudrait savoir comment disent les dardateurs du Port au Fol. Quand il s'agit de choisir entre "dépendre" et "dépendu" il s'en tire plus aisément. "Dépendre" est plus français, dit-il, mais "pendu", "dépendu" et "rependu", et tous les composés de ce mot sont plus propres pour les Gascons".

Jamais on n'a vu autant de femmes se jeter dans la littérature. A chaque page nous lisons des phrases comme celles-ci : "Elle a fait un roman... J'ai lu un roman de la façon de cette femme; il n'est pas trop mal écrit... Madame Chabisset s'est mis en fantaisie qu'il n'y a rien de si beau que de bien écrire, que sans cela on n'est qu'une bête; elle a persuadé cela à trois femmes aussi sages qu'elle; elles s'évergent toutes quatre à bien écrire et on les a trouvées plusieurs fois sur quatre coins d'une chambre, avec chacune une table, s'écrivant des douceurs les unes aux autres". Entre toutes on remarque la divine Sapho, Madeleine de Soudry "grande personne maigre et noire qui a le visage fort long", et qui écrit des romans interminables. Mais Mademoiselle des Jardins a bien des partisans aussi. "Elle a, dit Tallemant une facilité étrange à produire; les choses ne lui coûtent rien et quelquefois elle rencontre heureusement. Tous les gens emportés y ont donné tête baissée, et d'abord, ils l'ont mise au-dessus de Mademoiselle de Soudry et de tout le reste des femmes".

Beaucoup ont chez elles une Académie de beaux esprits dans le genre de celle que rêvaient Cathos et Madelon. Voulez-vous que nous assistions à une séance chez la Vicomtesse d'Auchy? Monsieur Tallemant nous accompagnera et nous ne regretterons point notre peine. D'abord, afin que vous le sachiez, Madame la Vicomtesse d'Auchy s'est fait un nom dans l'exégèse. "Oui, nous dit Tallemant à l'oreille, elle a acheté d'un docteur en théologie nommé Manceors, des Homélies sur les Epîtres de Saint-Paul et elle les a fait imprimer luxueusement avec son portrait. Le livre se vend beaucoup". C'est sans doute la renommée de l'auteur, pensons-nous, qui attire écus les poètes exotés et les cervivains d'occasion. Mais Tallemant nous trompe : "Ce qui attire ici la cohue, nous dit-il, c'est le vin qu'on y boit et les friandises qu'on y sert. Cela fait passer les extravagances des auteurs". Mais silence, l'un d'eux prend la parole. C'est le comte de Bagan, celui-là même qui a fait imprimer un "Traité des fortifications" avec des couronnes de comte aux quatre coins de chaque page. Il déclame une harangue où voulant s'excuser de s'être plus adonné aux armes qu'aux lettres, il parle comme aurait fait feu César et traite fort les autres de haut en las. Un avocat près de nous chuchote : "Cet homme a déclaré qu'il n'a fort bien traduit le "Soldat fanfaron" de Plaute". Cédant enfin loge : Voici l'abbé d'Aubigne. Cet homme qui a toujours de la bile de reste, fait une harangue contre les orgueilleux et vise le pauvre Pagan. Pour qu'on ne s'y méprenne point, il termine en disant que dans la vie il faut avoir deux bons yeux : or Pagan est borgne. Il a compris et il s'indigne. "Voyez, dit Tallemant, les gens s'échauffent dans leur barnois. Il y faudra mettre le hola". Heureusement le comte de Brulon... Voici la comtesse, nous souffle Tallemant; celui-là est un comte pour rire... Le comte de Brulon se met à haranguer à son tour, et ayant trouvé Mardochee en son chemin, il dé-

crit si profusément la broderie du hoqueton du héros qui allait devant lui, que jamais il n'y eut tant de choses dans le bouclier d'Achille. Mais qui donc frappe à la porte avec tant de violence? Ah, c'est Manceors le joueur de viole; ne lui ouvrez pas; il irait suivant son habitude, faire des contes au cardinal de Richelieu. Le voici qui part furieux en chantant un refrain de laquais :

Requinez-vous, vieille,
Requinez-vous donc !

C'est une galanterie à l'adresse de la vicomtesse d'Auchy; n'ayons pas l'air d'entendre et prétions plutôt l'oreille aux subtiles discussions que vont échanger les jeunes disciples de M. de Saint-Ange. "Vous ne savez pas, dit Tallemant qui est M. de Saint-Ange; un maître de grand renom qui siffle de jeunes enfants sur la philosophie et la théologie et les fait répandre en français". Nous trouvez que ces jeunes perroquets babillent assez bien; et Monsieur le Coadjuteur qui est dans la salle est émerveillé de leur doctrine. Pourtant la discussion s'échauffe; on avance quelques erreurs touchant la religion et quelqu'un le fait remarquer à l'évêque. "De lui-même, nous dit Tallemant, il ne s'en fut pas aperçu". Grand brouhaha; chacun est d'avis que ces conférences mondaines sur la Trinité ou les Anges ne sont point de la bienséance. On invite la vicomtesse d'Auchy à laisser la théologie à la Sorbonne et à traiter des sujets moins épineux...

René GAUTHERON.

Une industrie artistique inconnue au Canada

La peinture sur étoffes

Quelques personnes bien intentionnées se récrieront peut-être à la lecture de ce titre. "La peinture sur étoffes, diront-elles, n'est pas inconnue au Canada. Nous avons déjà reproduit sur des soieries de toutes nuances, fleurs, oiseaux, paysages et figures." Cet art constitue même, pourrait-on ajouter, l'agrément favori d'un grand nombre de demoiselles qui ont étudié la peinture au couvent... Soit. Mais est-ce là vraiment ce qu'on peut appeler une industrie? La production est mince et plus, cette production, jusqu'à date, reste susceptible de perfection.

Selon certains auteurs, les origines de la peinture sur étoffes nous reportent à l'époque de la civilisation égyptienne, mais il est probable que cet art connu ses premières manifestations dans les cours de l'Indoustan et de la Chine, sur le manteau des maharadjahs et des mandarins, sur la robe des bayadères et des moismées, au milieu de cette somptuosité lourde, de cette pompe magnifique, avec ces corolles chauds, qui sont, aujourd'hui encore, la beauté de ces pays du parfum et des idolâtries.

Il est assez difficile de donner un historique de la peinture sur étoffes. Tous jours rejetée dans l'ombre comme un art auxiliaire par les arts généraux, elle a passé les siècles sans trouver place dans l'histoire et cette infortune millénaire laisse au peu supposer que l'art de peindre sur étoffes n'atteignit jamais à un degré de magnificence digne de la curiosité des historiens. Il faut sans doute attribuer ce fait à l'importance, toujours prépondérante de la broderie, de la dentelle et de la tapisserie, à travers les âges et suivant la mode, et aussi à l'insuffisance des matières premières propres à ce genre de travail. Le procédé de la peinture à l'huile ne donne pas de résultats très satisfaisants; il rend l'étoffe rude, cassante, et ses plus beaux effets ne savent pas résister aux attaques du temps. C'est ce procédé qui était en usage en France il y a une vingtaine d'années et qui a passé au Canada où de nos jours il fait encore les délices des gracieux peintres de coussins.

Ce n'est que vers la fin du siècle dernier qu'à Paris, un décorateur de costumes de théâtre, songea pour la première fois à utiliser des produits chimiques.

Au moyen de poudres d'anilines de différentes couleurs, il fabriqua les teintures transparentes et constata que ces teintures se mélangeaient parfaitement, pouvaient être superposées pour produire des tons variés et que sous leur superposition la soie gardait tout son brillant et toute sa souplesse. A la suite de cette première trouvaille, une difficulté surgit : la soie, peu docile, absorba la couleur qui "courait" dans le fil, sans s'arrêter à un contour déterminé. Un peu de recherche, quelques expériences, firent découvrir l'effet de fixité de l'alun et du blanc d'œuf mélangés à la teinture; l'addition d'un peu d'alcool prévint enfin presque complètement l'action décolorante des rayons solaires.

Ainsi fut découvert le véritable procédé de la peinture sur étoffes. Comme on le voit, la recette ne s'embarasse pas de formules compliquées.

Nous croyons que "cette confiance" ne laissera pas indifférentes les jeunes filles qui peignent à l'huile des coussins fleuris qu'elles pourraient fleurir bien plus joliment encore grâce au nouveau procédé et sans que l'odeur de la lérébenthine vienne incommoder leurs sens délicats.

Ce procédé jouit d'un autre avantage très important. En respectant le brillant de la soie, il conserve sous les différentes teintes le chatoyement si agréable des satins et des moires et produit ainsi avec la couleur, des jeux changeants que le pinceau n'a pas vus.

L'importance que cette découverte prit dans l'industrie artistique parisienne fut considérable. Dès son apparition, le procédé gagna l'ameublement, les robes, les chapeaux, les costumes du théâtre. On l'appela tout prosaïquement la peinture sans épaisseur. La mode, souveraine en cette matière, en fit tout de suite son premier artisan, et l'imposa aux ateliers de la rue de la Paix. Des robes couvertes de roses blanches ou de lilas, d'iris ou d'orchidées, d'une richesse inouïe et jusqu'alors inconnue, ondoyèrent mollement le soir sous les lustres du foyer de l'Opéra. Tout cela brillait, tout cela chatoyait, et la mode était jolie alors, sensible et fine comme une rose sortie toute fraîche des serres d'un paradis.

C'est au théâtre que la peinture sans épaisseur connut ses plus beaux jours. Les grands costumiers parisiens l'introduisirent sur la scène où brillaient déjà les draps d'or rutilants, les damas aux riches dessins lissés, les taffetas mordurés, les velours changeants, les mousselines légères. Les feux des herbes et de la rampe éclairèrent de nouvelles splendeurs, et le public, un peu blasé sur nombre de merveilles, connut des sensations artistiques nouvelles plus délicieuses que jamais.

L'ameublement moderne doit aussi au procédé de la peinture sans épaisseur une partie de son renom et de sa beauté. Les lambrequins, les rideaux, les tapis de table, les dessus de piano, les coussins, s'acceptent plus d'autres modes décoratifs.

Nous ne connaissons rien de plus "chic" qu'une paire de portières peintes au moyen du nouveau procédé et dont l'ornementation est discrètement rehaussée de passanterie ou de broderie à la main.

Nous ne savons ce que l'avenir réserve à cet art si précieux que l'industrie canadienne ignore encore aujourd'hui, mais nous ne croyons pas trop dire en affirmant que son apparition exercerait l'influence la plus favorable à l'éducation artistique des foules, que ses productions seraient sans peine répandues dans le commerce et que l'artiste qui en usait avec talent serait bientôt l'objet des faveurs de la fortune.

F. BABOULENE.

Prof. d'art industriel.

MAISON ÉTABLIE EN 1870

FOISY FRERES

Pianos, Orgues, Graphophones et Machines à
Coudre des plus célèbres manufactures
canadiennes et américaines.

210-216, Rue Ste-Catherine Est, Coin Sanguinet

Telephone Est 1644

MONTREAL

Confidences

A PROPOS D'UNE ENQUETE

Le numéro de Noël des "Annales" nous apporte une enquête originale et intéressante. Près de cent célébrités parisiennes ont été interrogées sur quelques-unes de leurs préférences. Les réponses autographes des auteurs qui se sont prêtés à ce jeu renouvelé de temps plus anciens, ont été réunies dans un mince album sous ce titre : "Confidences".

Dégageons d'abord cette question, qui est de la dernière actualité : Elles-vous féministe? Allez-vous jusqu'au suffrage des femmes?

Les mots vieillissent vite. Les écoles les font chacune de leur côté, jusqu'à les déformer: ils ne signifient plus rien parce que, déjà, ils signifient trop. Qu'est-ce que le féminisme? Un ensemble, autrefois amorphe, de revendications qui prend peu à peu la consistance d'un système, qui se cristallise. Il va aujourd'hui sa petite bonne femme de route: le mouvement passe une vague jusque sur nos rivages ébouillantés. Nous avons nos suffragettes. Une des manifestations les plus vives du féminisme contemporain est l'éclatement tendu et rapide de talents littéraires, de femmes. Soit penchant naturel, soit raison d'un ordre psychologique, les femmes aiment écrire, comme, aux siècles précédents elles aimaient parler. Une revue demandait naguère à ses abonnés quel serait leur métier préféré. Sept mille six cent quarante-cinq répondirent comme une seule femme: écrire! Or ces femmes, qu'elles soient romancières ou philosophes, poétesses ou critiques, traitent nécessairement des questions féministes. Il est intéressant de savoir ce qu'elles en pensent. Depuis un certain nombre d'années, le féminisme littéraire, celui des Daniel Lesueur, des Marcelle Tynaire, des Neera, des Selma Lagerlof, semblait réagir contre les excès et les turbulences du féminisme politique. Certains voyaient là comme le retour d'une courbe. Nous voudrions chercher, dans ces "Confidences", la confirmation très nette de cette opinion qui reposait jusqu'ici sur de simples lectures.

Que pensent les hommes? Nous écartons ceux qui, soit coquetterie d'auteur à la mode, soit timidité, se sont délibérément abstenus: Paul Bourget, Jules Leclaire, Marcel Prévost, Mistral, Saint-Saëns et, enfin, Courteline qui trace, sur une page blanche, à côté de la question: "quelle est la qualité qui en notre siècle assure le bonheur?" ce simple mot, la paix! M. Baudin, qui est ministre, répond ainsi laconiquement: Silence!

Voici les féministes convaincus: Jean Cheyria, Paul Marguerite, Paul Adam, Edes Bois, qui furent du premier combat; Emile Faguel, qui est impénitent; et les auteurs dramatiques, convertis par leurs propres moyens, Paul Hervieu, Jules et Maurice Donnay, qui répondent tous deux la même chose: nous y allons, évidemment, mais nous y allons. Il y a les "féministes": Jean Aicard, qui refuse le suffrage aux femmes, "parce qu'il ne leur veut pas de mal"; André Beaunier, qui écrit plaisamment: "Oh! pas du tout! Je suis réactionnaire et obscurantiste!" Alfred Capus: le bonhomme Chrysale qui se montre amer et plutôt dur: "La femme sera la pire des despotes quand on lui permettra de voter"; Francis de Croisset; Charles Formantini, qui redoute les bas-bleus et les fuit; maître Henri-Robert, qui se déclare féministe sans aller jusqu'au suffrage; Camille Flammarion, qui dit tout le contraire et je ne vois pas bien comment il s'arrange; Henry Kistemaekers, qui répond: "Je vais jusqu'au suffrage des femmes, exclusivement"; Henri Lavedan, qui n'est pas très sûr de lui; de Féraudy, qui a perdu ses illusions; André Lichtenberger, qui aime mieux "s'arrêter en route"; Frédéric Masson, qui "pense comme Molière, Montagne et Napoléon, et ça suffit"; évidemment, c'est quelque chose, mais c'est biffer des siècles; Henry Roujon, pour des raisons plus dix-huitième siècle que celles de Frédéric Masson; J.-H. Rosay, qui va jusqu'au suffrage "à conditions qu'on réduise de moitié celui des hommes", et cela ravira Emile Faguel; Sergines, qui "adore les ignorantes"; et enfin, Sem, qui déclare, d'un coup de crayon bref, "les suffragettes sont laides et embêtantes".

Les suffragettes ont donc plutôt une mauvaise réputation auprès de ces messieurs. D'aucuns d'ailleurs ont fort bien distingué. Ainsi Jules Clarctie: "Féministe, oui, suffragiste même au besoin, "suffragetiste", non!" Pourquoi? Trois auteurs répondent qui donnent, nous semble-t-il, la note juste. Adolphe Brisson: "Le suffrage des femmes abolira la galanterie"; Jules Truffier: "C'est parce que je suis féministe que j'ai horreur des suffragettes"; et enfin, le doux Auguste Dorchain qui se déclare féministe, "si c'est vouloir, comme je pense, que la femme puisse être de plus en plus une vraie femme", et qui ne va pas jusqu'au suffrage des femmes, "parce qu'il" est féministe. Tout le problème est dans ce paradoxe, et peut-être toute sa solution.

Et les femmes? Voudrait-on qu'il n'y eût pas, parmi elles, d'ardentes féministes? Ce serait oublier certaines attitudes et négliger des volontés qui se sont déjà affirmées autrement. Madame Jane Dieulafoy assure qu'elle est féministe "jusqu'à l'emploi des femmes dans l'administration militaire." Voilà qui est parler: quelle discipline, et pourquoi cette phrase sèche comme un commandement ne rappelle-t-elle le mot, cité plus haut, du Bonhomme Chrysale? Madame Yvette Guilbert répond: "Je n'y vais pas, j'y cours"; Madame Zambelli pose, comme deux pas de danse légère, ses deux "oui, oui", en réponse aux questions sévères; Madame Emma Calvé répond par une question: "Oui, pourquoi pas?" En effet, Madame Marcelle Tynaire, affirme qu'elle est suffragiste: elle était naguère sûre d'elle-même, et beaucoup plus joliment féministe.

Gyp écrit d'un trait, de sa grosse écriture: "antiféministe". Enfin, j'en vois donc une. Madame Myriam Harry répond courtement: Non. Et cela fait deux. Madame Daniel Lesueur se dit féministe à sa manière et nous savons ce qu'elle entend: un féminisme de l'âme et de la volonté. Madame Jeanne Poilpot écrit: "J'aime les femmes-femme. J'ai horreur du féminisme"; et son mari déclare sur la même page: "Je suis féministe, et contre le suffrage des femmes." Tant mieux. Madame de Thèbes opte pour le "suffrage professionnel"; Madame Juliette Adam de même. Madame Alphonse Daudet: "Protégeons les femmes; mais j'ai horreur des suffragettes." Ainsi pourrait dire Cousine Yvonne, si elle ne voulait pas affoler les "pures". Enfin, ces réponses de quatre artistes: Suzanne Després, une antiféministe convaincue; Mademoiselle Pierrat: "oui, si c'est souhaiter par-dessus tout que la femme reste une femme"; Mademoiselle Leconte: "Je suis féministe; mais en politique, ça change trop souvent; et Madame Bartet qui trace de son écriture large et sûre cette belle réplique: "Oui, dans toute la mesure qui laissera à la femme ses facultés naturelles de grâce et d'abnégation." — Et voilà, je crois, bien dessinée le retour de la courbe; la réaction du vrai féminisme contre les brutalités désastreuses du féminisme des barricades. Et l'incorrigible humoriste Courteline se trouve encore avoir raison: "la paix".

Nous voudrions relever quelques réponses à d'autres questions. Celle-ci, qui est de Maurice Barrès. On lui demande: "travaillez-vous dans la joie?". — "Il n'y a rien de plus joyeux que la création. Elle se fait par éclairs, c'est le moment du plaisir... mais ensuite, il s'agit de se rendre intelligible, que la fleur devienne fruit, se forme, mûrit. Et là, rien ne supplée le temps. Alors, chez l'auteur, que d'accès d'impatience!" Rien ne supplée le temps, fût-ce la jeunesse!

Et précisément, l'enquête porte sur une question qui intéresse les jeunes: la génération de demain est-elle supérieure à celle qui l'a précédée? Presque tous répondent oui, sans hésiter. Ils voient dans la jeunesse française d'aujourd'hui un renouveau de fierté, d'énergie, d'enthousiasme et de foi. Tous espèrent. Et même Emile Faguel quoiqu'il réponde ironiquement: "la jeune génération est très supérieure! Par quelle qualité? La modestie!"

Enfin, à ce dernier point d'interrogation, "Quelle est la qualité qui, en notre siècle, assure le bonheur?", les réponses sont venues diverses et, souvent, inattendues: la patience, l'indépendance, la santé, la misanthropie (André Beaunier), l'indifférence, le mépris (Henry Bor-

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS

Papier, livres, journaux, jouets, impression et reliure, etc., etc. Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1914.

Téléph. Bell Est 2660.

288 Sainte-Catherine Est, près Saint-Denis.

TEL. BELL EST : 697.

TEL. BELL EST : 4853.

BRUNEAU & MARTINEAU

COSTUMIERS, DECORATEURS,

TABACS, CIGARES, PIPES, ETC., ETC.

124 SAINT-DENIS.

SALON DE TOILETTE 126 SAINT-DENIS.

THEATRE NATIONAL-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 1736.

SEMAINE DU 28 DECEMBRE 1913.

La même aux beaux yeux par P. DeCourcelles.

THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 5219.

SEMAINE DU 28 DECEMBRE 1913.

Marie-Jeanne par d'Ennery et Maillan.

THEATRE DES NOUVEAUTES

TELEPH. EST : 7056.

SEMAINE DU 28 DECEMBRE 1913.

Occupe-toi d'Amélie par G. Feydeau.

FOURRURES

EN GROS ET EN DÉTAIL

Nous invitons toute personne et tout étudiant ayant besoin de fourrures pour cet hiver à venir examiner les jolis modèles que nous exposons dans nos salons.

Etudiants, achetez vos bérêts

— CHEZ —

Chas. Desjardins & Cie

LIMITEE

130, RUE ST-DENIS, 130

Habits de "Gala"
A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable

Marc A. BRODEUR

13, NOTRE-DAME EST

TEL. MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. L'échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur: soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.

Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer.

N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE

deux), l'ambition modérée, la sottise béate (Georges Cain), l'indulgence (Emma Calvé), l'égoïsme, le don de croire à quelque chose (Auguste Dorchain), la simplicité (Maurice Donnay), la résignation, la bonté (Emile Faguel), la mullerie (de Féraudy), l'effronterie (Gyp), l'enthousiasme, le travail, la richesse (Frédéric Masson), la bravoure, dans tous les siècles (J. Richepin), l'abnégation (duchesse de Rohan), le snobisme (Rosny aîné), et surtout, et encore, l'énergie. M. Henri Cain répond: "Avoir vingt ans"; et G. de Porto-Riche: "La jeunesse, hélas!" — Vous la possédez, mes chers amis: vous réussirez, au gré de vos jeunes années.

E. MONTPETIT.

23 décembre 1913.

— o —

HABITS BLANCS

POUR MEDECINS, DENTISTES, ETC.

faits d'avance ou faits sur mesure

Tous les genres et toutes les grandeurs.

THE MONTREAL TRADE SUPPLY CO.

30—SQUARE CHABOUILLEZ—30

Téléphone Bell Main : 1683-7816

Tél. Est : 1798.

Ouvert le soir

F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est.
1104, Avc. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

JEAN GERACIMO

320, RUE SAINTE-CATHERINE, 320

près de la rue Saint-Denis.

Le restaurant populaire où les Etudiants de Laval reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST : 4683

MAISON BOLTÉ

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-JUSTIN

Grand choix de bonbons et de bonbonnières pour Noël et le premier de l'An.

N'oubliez pas l'imprimerie Parisienne, cartes de visite et d'affaires, aux plus bas prix.

MM. les Etudiants trouveront de bons cigares pour eux et d'excellents chocolats pour "elles".

Téls : Est 799-4928

LA
PATISSERIE
FRANCAISE

176,—RUE SAINT-DENIS,—176

Tous les jours de 4½ à 6½ hrs, concert dans notre salon de thé.

NOUVEL AN



HENRI JULIEN

(Suite de la 1ère page)

sionomie du grand praticien que personne ne soupçonna le tour de force que l'artiste venait d'exécuter.

Cette sorte de création par le souvenir est assurément l'une des formes les plus idéales de l'art ; mais elle exige une sélection de goût, une sûreté de coup d'oeil qui écarte instantanément les accidents pour ne retenir que le permanent et détermine, dans la profusion des détails, les qualités essentielles d'un caractère. Un penseur seul peut opérer de tels miracles, miracles qui n'ont rien de commun avec la photographie, cet "oeil mécanique", comme on l'a si justement appelée. Du reste, c'était avec une attention scrupuleuse que Julien se plaçait en face de la réalité. Pour comprendre l'intensité de son attention attachée à reproduire ce qui se déroulait sous ses yeux, il suffit de comparer les rapides esquisses qu'il rapportait de ses courses à l'actualité, aux nombreuses photographies des mêmes scènes : ici, c'est bien la réflexion passive et inerte des choses et des hommes ; mais c'est au dessin de Julien qu'il faut recourir pour retrouver la vie.

Julien fut donc une "conscience" et si son oeuvre par l'étendue inévitable d'une production excessive n'a pas l'homogénéité et l'unité que l'on remarque dans l'ensemble des productions des grands dessinateurs européens, la faute en est moins à l'artiste qu'aux circonstances incontrôlables qui le condamnaient à une tâche dévorante et souvent ingrate. Qui peut dire à quel degré de perfection il serait parvenu, s'il avait eu, comme tant d'autres, l'avantage de passer quelques années à Paris, dans ce centre d'intellectualité et de curiosité artistique où, sous l'influence des maîtres, s'affirmaient les fortes personnalités et s'épanouissent les âmes d'élite ?

Julien a suppléé à cette lacune dans sa formation artistique par l'effort d'une volonté qu'aucune difficulté ne rebutait, par l'exercice d'un talent jamais satisfait des fruits qu'il donnait, par une soumission de disciple aux enseignements des grands maîtres de l'art. C'est ainsi qu'il s'était préparé de longue date aux surprises de son métier. En effet, qu'il s'agit d'un désastreux incendie, d'une assemblée tumultueuse ou pacifique, d'une fête religieuse ou civile, d'une réunion de graves bourgeois ou de politiciens remuants, de funérailles nationales ou de démonstrations patriotiques, de soirées de gala ou de banquets — par quoi tout s'achève en notre pays. — Julien n'était jamais pris au dépourvu et c'était toujours avec la même maîtrise qu'il retraçait ces différentes scènes, sans que nulle part on ne découvrit une hésitation ou une défaillance même passagère.

Si on réunissait en un album les inégalables dessins exécutés au cours des cent dernières années qu'il a passées au service

des journaux, on aurait, résumée en de saisissants tableaux, non seulement l'histoire des grands événements qui ont marqué cette période, mais encore la chronique journalière des menus faits qui ont aussi leur importance, puisque, selon l'expression d'un écrivain, ils sont les "miettes de l'histoire".

Julien fut donc le témoin attentif et vibrant de toutes nos fêtes et de tous nos deuils ; et son témoignage, plus impartial encore que celui de l'écrivain, est comme un miroir fidèle où la vie a imprimé la splendeur de ses jours ensoleillés, ou l'ombre de ses jours désolés.

Ce qu'on trouverait encore dans cet album, ce serait avec leurs physionomies parlantes, les gestes déclamatoires et les poses superbes de nos hommes publics. La joyeuse et instructive galerie que l'on pourrait faire avec les portraits des nombreux politiciens, intellectuels ou "magnats" de l'industrie et du commerce, qui ont posé sous ses regards et qui ignoraient devant quel juge impitoyable ils comparaissaient ! Qui ne se souvient de ces portraits à main levée où quelques coups de crayon suffisaient à "camper" un homme ? Que dire aussi de ces silhouettes où il excellait, de ces "ombres" qu'il a semblé calquer sur la blancheur des murs de la Chambre des Communes, ou bien encore de ces charges à fond de train ("Bytown Coons") où il a caricaturé de si spirituelle façon les vainqueurs politiques de 1896 ?

Mais quels que soient les mérites du "chroniqueur", nous sommes d'opinion que c'est par ses compositions poétiques et ses reconstitutions historiques que Julien a le plus de chance de vivre dans l'avenir. Comme l'actualité, les pages qui la relatent n'ont qu'un intérêt passager et momentané ; il en est tout autrement des grands événements qui ont triomphé de l'oubli et des oeuvres qui en sont, pour ainsi dire, le perpétuel renouvellement. Julien l'a si bien compris que c'est à notre histoire qu'il demanda le sujet de ses plus belles compositions. Comme Fréchette en poésie et Hébert en sculpture, il chercha à reconstituer le passé et à immortaliser les hauts faits des aïeux ; mais derrière les premiers rôles qui occupent l'avant-scène de l'histoire et en cachent le fond Julien a découvert tout un passé qu'on devinait bien, mais qu'on ne voyait pas. Il s'est épris de tendresse pour tous ces "silencieux serviteurs du devoir" qui furent, en somme, les plus sûrs artisans de l'avenir et à toutes ces humbles vies qui n'avaient pas de littérature, il fit don d'une peinture. A sa manière et dans sa langue, il composa le panegyrique de ces nobles oubliés qui échappent à l'attention des historiens et qui pourtant à l'heure sombre de l'épreuve, alors qu'il semble que tout soit perdu, refont l'oeuvre antique et préparent les lendemains heureux. Pour cela, il n'eut pas besoin de fouiller les bibliothèques ni de pâlir sur les manuscrits poussiéreux ; il n'eut qu'à regarder autour de lui, à parcourir nos paisibles campagnes, à s'asseoir à la table du bûcheron, à s'égarer dans la forêt toute remplie du bruit de la hache frappant le tronc des chênes, à "musarder" le long des chemins, à écouter la chanson des blés et les refrains des moissonneurs.

"Être d'un pays!" s'écriait M. Paul Bourget en parlant d'André Theuriot. Julien eut cela de commun avec le poète lorrain, d'être d'un pays et de s'y être attaché au point de ne vouloir jamais s'en éloigner. Ce qu'il fallait à cet artiste-poète, c'était la forêt immobile et bruyante, le repos et la rêverie des champs couverts de neige, la tranquillité des villages sous la protection du clocher argenté, les joyeuses sauteries des jours de l'an dans l'antique chaumière familiale, les larges horizons par delà les collines où le soleil s'éteint dans des brumes roses les bleues nuits d'hiver et les longues causeries au coin de lâtre, alors que la bise gémit dans les cheminées et que les vieillards racontent les invraisemblables récits de leurs aventures imaginaires.

Cette partie de l'oeuvre de Julien sent bon le bois d'étable ; elle a une fraîcheur de jeunesse et une poésie naïve qui séduisent et enchante, des nostalgies d'autrefois qui réveillent le souvenir de ceux qui nous ont précédés et dont les vies s'écouleront "sans bruit, comme les eaux qui fertilisent, et sans éclat, comme les fleurs qui guérissent".

Et M. Philippe Hébert avait raison lorsqu'il s'écriait, encore sous le coup de l'émotion ressentie à la nouvelle de la fin

prématurée de cet artiste qui avait tant de fois communiqué au même idéal : "Julien fut le talent le plus original qui se soit encore manifesté en ce pays. Personne n'a fait une oeuvre semblable à la sienne et il demeure inimitable. Dans ses scènes canadiennes il fut sans rival et personne ne comprit comme lui le caractère de l'"habitant". Enfant du sol, il tira du sol le meilleur de son inspiration. Il comprit la poésie de la vie du défricheur et de l'homme des champs. Et c'est en penseur et en philosophe qu'il illustra le caractère de la race canadienne-française. Pour admirable que soit son oeuvre, il n'est pas moins vrai de dire qu'elle n'est qu'un pâle reflet de l'idéal qu'il portait en lui. Si Julien eût eu l'inestimable avantage de compléter ses études artistiques et de se former à l'école des maîtres, il aurait égalé les meilleurs peintres de la France contemporaine."

Cette opinion du célèbre sculpteur est partagée par tous ceux qui ont suivi la longue et brillante carrière du regretté disparu ; elle honore et le dessinateur et le sculpteur.

Et maintenant Henri Julien appartient à l'histoire.

Sur sa tombe où vient tourbillonner le vol blanc des flocons de neige, verrons-nous quelque jour se dresser un monument qui rappellera aux générations futures le nom et les travaux de ce "doux génie" qui traversa la vie le sourire et la chanson aux lèvres ? Nous en formons le voeu. En tout cas dans la mémoire de ceux qui ont aimé l'homme et l'artiste se dresse un monument plus beau que celui que nous rêvons, et c'est l'honneur et la gloire de ce "chercheur d'idéal" de n'avoir cueilli sur son chemin que des fleurs d'amitié et de sympathie.

J.-B. Lagacé.

Le froid et la défense nationale

Je venais d'entrer dans un café de la rue Saint-Jacques que je ne nommerai point parce que je ne suis pas payé pour le faire, quand je sentis une lourde main s'appesantir sur mon épaule frêle. Je me retournai et constatai que la lourde main terminait un bras appartenant à mon sympathique et colossal ami Percheron. Incontinent, avec cette courtoisie qui fait de votre serviteur le préféré de ces dames, j'offris à mon vieil ami Percheron un "aufragette cocktail" — un verre de catap avec un pickle — qu'il refuse noblement parce qu'anti-féministe par nature, et tempérant par esprit de contradiction.

Comme bien vous le pensez, j'ai trop de cette urbanité exquise qui me vaut mes succès auprès du sexe faible, pour m'offusquer du refus de mon copain Percheron, et je l'invite aussitôt à dîner à mes côtés, ce qu'en gourmet averti, il accepte avec empressement.

Avant un faible pour une belle cuisse dodue, j'en ordonne une de poulet, et Percheron commande un plat d'esprit de veau, traduisant ainsi le menu anglais qui portait "calf's brain".

Contrairement à son habitude, mon ami ne parlait pas, et un pli accentué barrait son front d'ordinaire lisse comme un faux-ciel de celluloid.

Soudain, sans me prévenir, il me dit : "Connais-tu Boiste ?"

— "Boiste ? Non !"

— "Moi non plus d'ailleurs, mais ça n'a aucune espèce d'importance ; qu'il te suffise de savoir que Boiste a écrit un jour que "la froideur est la sauvegarde de la vertu d'une femme".

— Je veux bien, lui répondis-je, mais je ne vois pas ce que viennent faire ici Boiste et ses maximes.

— Un instant, et si tu es susceptible de comprendre quoi que ce soit, tu sauras.

— Merci !

— Voilà ! Je ne veux pas que le Canada donne \$35,000,000 à l'Angleterre, mais je désirerais qu'on organisât la défense du territoire canadien. Or, si la froideur est la sauvegarde de la vertu d'une femme, pourquoi ne serait-elle pas aussi la sauvegarde de l'intégrité de notre sol ? Pour cela, il n'y a qu'un expédient : systématiser le froid, comme moyen de défense nationale. Ça t'épate !

— J'avoue que je n'avais pas pensé à celle-là, mon cher Percheron !

— N'avoue rien, laisse-moi plutôt con-

tinuer. Le penseur dont le cerveau travaille toujours, se passionne vite pour les problèmes nouveaux qui surgissent vite dans la vie d'un peuple, et si Archambeault a consacré ses efforts à creuser le problème de la Fédération dans ses rapports avec la caisse de la Maison des Etudiants, qui n'est qu'une cave agrémentée d'un corridor, moi, Percheron, j'ai fait porter les miens sur les relations qu'on pourrait établir entre la défense nationale et les appareils frigorifiques, contre le péril allemand.

— André Chénier disait : "Faisons des vers anciens, sur des pensées nouveaux". Ma devise à moi, homme de science, consiste à dire : "Faisons des applications nouvelles, sur des machines anciennes". Pour y arriver, je prends donc la machine à froid de Giffard. Avec elle, en employant l'air atmosphérique à une température de 20° c., en le comprimant à trois atmosphères au plus, puis en faisant agir lors de la compression de l'eau à 100° c., comme rafraichissant, on obtient, en détendant, un courant de 50° c. Or, comme nous emmagasinons notre air atmosphérique en hiver, nous n'aurions pas besoin d'employer l'eau comme rafraichissant et notre courant serait tout aussi froid.

— Pardonne, si j'interromps ; où emmagasineras-tu ?

— Mais dans les réfrigérateurs de Québec et de Montréal, espèce de pignouf ! Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas, — on ne sait plus rien d'ailleurs, — lorsqu'un corps se trouve dans une enceinte à température plus basse que la sienne, il perd de la chaleur, se refroidit, et sa température baisse d'autant plus vite que l'écart de température est plus considérable. C'est la loi de Newton : $v = k(t - t_0)$.

Or, donc, je suppose pour un instant, qu'un régiment de braves Teutons à casques pointus, débarque en bas de Québec. Ce sont des ennemis qui veulent évidemment être d'une froide politesse avec nous, pour ne pas dire plus. On me donne alors un coup de téléphone aux réfrigérateurs, et comme un général qui a toute la froideur qu'il faut dans les moments décisifs, j'ordonne de lâcher la gâlée. Tu imagines si un tel commandement va jeter un froid entre nous et les Allemands, mais ça ne me fait ni chaud ni froid, puisqu'en fin de compte le destin veut que nous leur fassions froid mine.

Le courant de 45° continue toujours de descendre vers Québec ; dans nos campagnes, les habitants s'en tirent en chauffant les poêles de bonne épave pétillante, et les sujets de Guillaume qui ont beau n'avoir pas froid aux yeux, commencent tout de même par sentir le froid de la fièvre les gagner. La loi de Newton agit : leur température baisse ; ils sentent leurs doigts s'engourdir ; ils rebaptisent leurs fusils, battent vainement de la semelle, bref, ils sont en train de prendre un de ces refroidissements comme seul je sais en organiser. La fureur de notre accueil les déconcerte. Pour se remonter, ils se répètent un fil à être froid dans le péril, mais enfin, ils comprennent compte que ça devient un peu chaud à force d'être froid.

Bientôt sous l'action de mon courant infatigable, si j'ose dire, pendant que le dégoût d'un bon cigare semblable à celui que tu as oublié de m'offrir, mon cher Furet, nos Allemands perçoivent une sueur froide qui leur dégouline entre des épaules teulonnes devenues glacées. L'un d'eux qui peut à peine parler dit qu'il voudrait bien être une femme coquette puisqu'il est entendu qu'elles n'ont jamais froid même en hiver !

Ses compagnons ne l'entendent déjà plus, et le régiment tout entier, glacé à mort, est là dans la plaine, rigide et frigidé.

Nous sommes délivrés de l'invasion ennemie, sans que nous ayons eu à tirer un coup de canon, tant il est vrai de dire que la violence du froid produit l'effet du feu.

Pour nous débarrasser de ces envahisseurs encombrants, nous les ficelons dans du papier fort et nous les renvoyons à leurs familles éplorées.

Percheron, sa démonstration terminée, tira une cigarette de son étui d'une façon si imposante, que je ne pus placer une parole : son bel air froid m'avait glacé ! FURET.

La petite cloche folle

Toute la nuit la petite cloche folle a fait le tour du clocher, toute la nuit, à saute-mouton, par-dessus des clochetons ; toute la nuit ce fut malines avec sa petite voix rouillée, et des voix chantaient malines dans l'église abandonnée.

"Pour comprendre la voix des cloches, il faut être bien âgé. Ecoutez tous, mes enfants, ce que dit la petite cloche folle. Ce n'est plus Jésus qu'elle sonne lorsqu'elle chante de son clocher : autant d'églises qu'on abandonne, autant de diables logés !"

Paul FORT.

(Lieds).